



Le jeune trompette, son couteau à la main, s'élança sur le cavalier qui l'avait trappé. (page 917.)

placé chez son correspondant, qui, de son côté, avait envoyé son fils chez mon père : c'est l'habitude entre négociants de faire de pareils échanges.

— Et Paris vous a-t-il plu, monsieur ?

— Oui. Mais vous auriez grand besoin d'une révolution dans le genre de la nôtre : non pas contre votre roi, qui n'est qu'un enfant, mais contre ce ladre d'Italien qui est l'amant de votre reine.

— Ah ! je suis bien de votre avis, monsieur ! et que ce serait bientôt fait, si nous avions seulement douze officiers comme vous, sans préjugés, vigilants, intraitables ! Ah ! nous viendrions bien vite à bout du Mazarin, et nous lui ferions un bon petit procès comme celui que vous allez faire à votre roi.

— Mais, dit l'officier, je croyais que vous étiez à son service, et que c'était lui qui vous avait envoyé au général Cromwell ?

— C'est-à-dire que je suis au service du roi, et que, sachant qu'il devait envoyer quelqu'un en Angleterre, j'ai sollicité cette mission, tant était grand mon désir de connaître l'homme de génie qui commande à cette heure aux trois royaumes. Aussi, quand il nous a proposé, à M. du Vallon et à moi, de tirer l'épée en l'honneur de la vieille Angleterre, vous avez vu comme nous avons mordu à la proposition.

— Oui, je sais que vous avez chargé aux côtés de M. Mordaunt.

— A sa droite et à sa gauche, monsieur. Peste ! encore un brave et excellent jeune homme que celui-là. Comme il vous a décousu monsieur son oncle ! avez-vous vu ?

— Le connaissez-vous ? demanda l'officier.

— Beaucoup ; je puis même dire que nous sommes fort liés : M. du Vallon et moi sommes venus avec lui de France.

— Il paraît même que vous l'avez fait attendre fort longtemps à Boulogne ?

— Que voulez-vous ! dit d'Artagnan, j'étais comme vous, j'avais un roi en garde.

— Ah ! ah ! dit Groslow, et quel roi ?

— Le nôtre, pardieu ! le petit *king*, Louis le quatorzième.

— La suite au prochain numéro. —

#### MÉMOIRES

### DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

D'ailleurs, toute autre détermination eût été funeste. A un mille environ, sur notre droite, nous avions l'Uruguay avec quelques massifs de bois ; mais une retraite, dans un pareil moment, eût été le signal de notre perte à tous ; je l'avais compris, aussi je n'y songeai même pas.

Arrivée à soixante pas de nous, à peu près, la colonne ennemie fit une décharge qui nous causa un grand dommage ; mais les nôtres lui répondirent par une fusillade bien autrement meurtrière, d'autant plus que nos fusils étaient chargés, non-seulement à balles, mais encore à chevrotines.

Le commandant de l'infanterie tomba frappé à mort ; les files se disjoignirent, et, à la tête de mes braves, un fusil à la main, je les entraînai dans une charge à fond.

Il était temps : la cavalerie était déjà sur nos flancs et sur nos épaules.

La mêlée fut terrible.

Quelques hommes de l'infanterie ennemie durent leur salut à une fuite rapide. Cela me donna le temps de faire face à la cavalerie.

Nos hommes pivotèrent comme si chacun avait reçu l'ordre d'exécuter cette manœuvre.

Tous combattirent, officiers et soldats, comme des géants.

Une vingtaine de cavaliers, alors, conduits par un brave officier nommé Vega, ayant honte de la fuite de Baez et de ses hommes, qui nous laissaient seuls, tournèrent bride, aimant mieux venir partager notre sort que de continuer leur honteuse retraite.

Nous les vîmes tout à coup repasser au milieu de l'ennemi et se placer à nos côtés.

Il y avait, je vous en réponds, du courage à faire ce qu'ils faisaient.

Au reste, la charge qu'ils accomplirent en nous rejoignant nous servit beaucoup dans ce moment critique : elle sépara et culbuta l'ennemi, dont une partie s'était mise à la poursuite des fuyards.

Aussi, à notre seconde décharge, la cavalerie, voyant son infanterie détruite et vingt-cinq ou trente hommes des siens tomber sous notre feu, la cavalerie, dis-je, fit un pas de retraite et mit à terre six cents hommes environ qui, s'armant de carabines, nous enveloppèrent de tous côtés.

Nous avions tout autour de nous un espace de terrain couvert de cadavres de chevaux et d'hommes, tant des ennemis que des nôtres.

Je pourrais raconter d'innombrables actes de bravoure particuliers.

Tous combattirent comme nos anciens peux du Tasse et de l'Arioste ; beaucoup étaient couverts de blessures de toutes sortes, balles, tranchants de sabre, pointes de lance.

Un jeune trompette de quinze ans, que nous appelions le Rouge, et qui nous animait durant le combat avec son clairon, fut frappé d'un coup de lance. Jeter sa trompette, prendre son couteau, s'élançer sur le cavalier qui l'avait frappé, fut l'affaire d'un instant.

Seulement, en frappant, il expira.

Après le combat, les deux cadavres furent retrouvés cramponnés l'un à l'autre. Le jeune homme était couvert de blessures ; le cavalier portait à la cuisse la marque profonde d'une morsure que lui avait faite son ennemi.